C'est dans la poche

Le mensuel des petites collections qui n'ont pas peur des grandes

N° 2 - Novembre 2010

Dossier « Espace Nord »
« Lire en Poche »,
le reportage de
Nicolas Ancion
Rick Bass
Alain de Botton
Augusten Burroughs
Emmanuel Carrère
Pierre Combescot
Patricia Cornwell
Roger Jon Ellory
Jérôme Garcin
Guy de Maupassant
Herta Müller
Lionel Shriver
Eugène Savitzkaya
Fred Vargas
...

À l’heure du bouclage, Internet rend l’âme…

Les joies d’un bouclage mensuel sont diverses – autant que celles d’un bouclage quotidien, hebdomadaire, ou tout autre rythme de parution que vous pourrez imaginer. Il y a la copie qui traîne, promise pour avant-hier, et pourquoi ce n’est pas encore là ? Je me le demande, je me réunis avec moi-même et je m’engueule. Puisque, jouant ici à peu près tous les rôles (à un article près, qui a failli arriver en retard mais s’est pointé le jour dit, merci Nicolas), je ne peux m’en prendre qu’à moi-même.

Et un peu aussi à mon fournisseur d’accès Internet, qui m’a laissé presque complètement en rade pendant les trois jours prévus pour terminer ce deuxième numéro de *C’est dans la poche*. Bon, c’est le week-end, lundi est férié. La *hotline* est ouverte, mais seulement pour prendre les appels. En ce qui concerne la solution du problème, il faudra attendre mardi. Le 2. Un jour de retard sur mes prévisions.

C’est qu’il manque encore quelques couvertures de livres, puisées avec difficultés sur les sites d’éditeurs grâce à une connexion 3G+ de secours. Avec une carte prépayée dont la validité a expiré il y a un mois. Qui lit les indications en petits caractères ? Pas moi. Jusqu’à maintenant. Ça va changer…

À l’exception de ces quelques contretemps, pourtant, tout va bien. Le numéro que vous venez d’ouvrir ressemble, un peu plus que le premier, à ce que je pouvais espérer. Vous me direz ce que vous en pensez.

L’accueil, le mois dernier, a été bon. Excellent, même. Il semble que je sois le seul à avoir vu tous les défauts de la livraison d’octobre. Plusieurs blogs ont signalé l’existence de *C’est dans la poche* qui, du coup, a pu commencer à exister vraiment, pour au moins 2 000 lecteurs.

On m’a suggéré une édition au format epub. Au moment où les liseuses se répandent à toute allure, c’est certainement une bonne idée. Mais il faudrait, pour réaliser cette déclinaison de la version PDF, faire reculer les limites de mes compétences en informatique. Cela viendra peut-être.

La priorité reste cependant de proposer, dans une présentation agréable (qui ne va pas non plus jusqu’à l’élégance que pourrait obtenir un metteur en page digne de ce nom), un contenu solide, basé sur la lecture critique des livres. Et de piocher chaque mois dans l’abondante production des éditeurs au format de poche.

La présence d’un dossier consacré à une collection, un reportage sur « Lire en Poche », des citations au second degré et une page renvoyant vers Internet (quand cela fonctionne) sont les nouveautés de ce deuxième numéro. Avec la présence de quelques auteurs grâce à leurs photographies.

Rendez-vous dans un mois.

Pierre Maury

Sommaire

Actualité 3

Puissance 2 4

Internet 5

Dossier

Espace Nord, très belge, fête son trois centième titre 6

Quelques titres puisés dans le patrimoine… Quelques autres plus contemporains 8

Les dernières parutions d'*Espace Nord* : poésie, théâtre, récits, nouvelles, roman 10

Fiction française

Emmanuel Carrère, *D'autres vies que la mienne* 14

Olivier Adam, *Kyoto Limited Express* 15

Eugène Savitzkaya, *Marin mon cœur* 16

Sylvain Tesson, *Une vie à coucher dehors* 17

Pierre Combescot, *Faut-il brûler la Galigaï ?* 18

Fiction étrangère

Lionel Shriver, *La double vie d'Irina* 19

Herta Müller, *La convocation* ; *Le renard était déjà le chasseur* 20

Jay McInerney, *Toute ma vie* ; Augusten Burroughs, *Un loup à ma table* ; Ivy Compton-Burnett, *Une famille et une fortune* 21

Essais, documents

Alain de Botton, *Comment Proust peut changer votre vie* ; *Petite philosophie de l'amour* 22

Jérôme Garcin, *Les livres ont un visage* 24

Antoine Sénanque, *Blouse* ; Jean-Loup Chiflet, *99 clichés à foutre à la poubelle* 25

J.-B. Pontalis, *Le songe de Monomopata* ; Rick Bass, *Les derniers grizzlys* 26

Olivier Germain-Thomas, *Marco Polo* 27

Noir, policier, thriller

Roger Jon Ellory, *Vendetta* 28

Fred Vargas, *Un lieu incertain* ; Patricia Cornwell, *Trompe-l'œil* 30

Patricia Wentworth, *Faute de choix* ; Franck Thilliez, *Fractures* 31

Classique

Au siècle de Maupassant. Contes et nouvelles du XIXe siècle 32

Reportage Lire en Poche 33

À venir

En poche le mois prochain 34

C'est dans la poche, n° 2, novembre 2010
Editeur responsable : Bibliothèque malgache, Lot V A 35, Ambohitantely-Andohalo, Antananarivo 101 (Madagascar), email : danslapoche@bibliothequemalgache.com
Rédaction : Pierre Maury
Tous les articles non signés sont de la rédaction. Nicolas Ancion a collaboré à ce numéro.
Site Internet : https://sites.google.com/site/mensuelpoches/

Sortie cinéma
Pocket, Folio et Livre de poche

NOVEMBRE 2010

L	M	M	J	V	S	D
1	2	3	4	5	6	7
8	9	10	11	12	13	14
15	16	17	18	19	20	21
22	23	24	25	26	27	28
29	30	1	2	3	4	5

Sortie cinéma
Pocket

Sortie cinéma
Le Livre de poche

Voir page 32

Prix 2011
des lecteurs du Livre de poche

Pour faire partie du jury, consulter la page :
http://www.prixdeslecteurs-livredepoche.fr/home.php

Citations de citations, puissance 2 ou 3…

Les écrivains se dévorent les uns les autres. Sans douleur : il ne s'agit que de citations. Sans aller jusqu'à affirmer que les plus belles phrases d'un livre sont celles que leur auteur a trouvées dans d'autres livres, on ne peut s'empêcher de relever, ci et là, les emprunts avoués.

Alain de Botton, citant Proust citant lui-même d'autres écrivains dans le récit qu'il fit d'un meurtre dont il connaissait le coupable, vient à notre secours et justifie l'existence de cette page dans *Comment Proust peut changer notre vie* : *« Proust ne citait pas ces œuvres littéraires dans le seul but d'impressionner (même s'il estimait qu'« il ne faut jamais perdre une occasion de dire des choses des autres toujours plus intéressantes que celles qu'on trouve soi-même »). »*

D'où la présence, ci-après, d'Alain de Botton citant Proust qui cite lui-même La Bruyère. Puissance trois. Et deux pour les autres…

Il entra dans ma vie en février 1932 pour n'en jamais sortir […]. Je puis me rappeler le jour et l'heure où, pour la première fois, mon regard se posa sur ce garçon qui allait devenir la source de mon plus grand bonheur et de mon plus grand désespoir.

Fred Uhlman, *L'ami retrouvé*, cité par J.-B. Pontalis dans *Le songe de Monomopata* (voir page 26)

Les hommes souvent veulent aimer et ne sauraient y réussir, ils cherchent leur défaite sans pouvoir la rencontrer, et, si j'ose ainsi parler, ils sont contraints de demeurer libres.

La Bruyère, cité par Proust dans *À la recherche du temps perdu*, cité par Alain de Botton dans *Comment Proust peut changer votre vie* (voir page 23)

Ça fait toujours plaisir, une visite, si ce n'est pas à l'arrivée c'est au départ.

Beatrix Beck, *Plus loin, mais où ?*, citée par Emmanuel Carrère dans *D'autres vies que la mienne* (voir page 14)

Je n'ai pas toujours pratiqué la médecine, cette merde.

Céline, cité par Antoine Sénanque dans *Blouse* (voir page 25)

J'essayerai d'être un animal aussi correct que possible, et si vous me jetez un os avec assez de viande dessus je serai peut-être même capable de vous lécher la main.

Francis Scott Fitzgerald, *La fêlure*, cité par Michel Lambert dans *De très petites félûres* (voir page 13)

Encre : Vil composé de tanin, de noir de fumée, de gomme arabique et d'eau, principalement utilisé pour faciliter la contagion de la bêtise et promouvoir le crime intellectuel.

Ambrose Bierce, *Dictionnaire du Diable*, cité par Jean-Loup Chiflet dans *99 clichés à foutre à la poubelle* (voir page 25)

Deux blogs où l’on aime les livres de poche

Il y a des masses de lectrices et de lecteurs sur Internet – mais vous le saviez déjà. Il y en a tant qu’il n’est pas toujours facile de trouver celles et ceux qui partagent nos centres d’intérêt. Vous le saviez aussi…

C’est dans la poche – le magazine que vous êtes en train de lire – a au moins servi à cela : nous faire découvrir deux blogs où le livre au format de poche est aussi mis à l’honneur.

Depuis un mois en effet, diverses pages ont relayé l’information avec un bel enthousiasme : enfin un mensuel consacré aux livres de poche ! Comme il ne s’agit pas de donner une prime à la promotion, nous ne mangeons pas de ce pain-là, quoique le goût du pain de la promotion soit bien agréable, c’est du côté du *Journal d’un lecteur* (notre blog à nous : http://journallecteur.blogspot.com/) que se fait le recensement des échos dont bruisse la Toile, pour l’écrire en français.

Donc, c’est parce que *Le fond des poches* et *ReadPocket* parlent de ce qui fait la matière même de ce mensuel, et non parce qu’ils en ont signalé l’existence, que nous vous renvoyons vers eux.

Le fond des poches pourrait presque s’écrire *fonds*, les libraires sachant bien que la vie d’un livre réédité en poche est beaucoup plus longue que, disons, au hasard, celle d’un roman de la rentrée – en moyenne. En octobre, il était question de Nadeem Aslam, Naomi Klein, ou de Régis Debray. Entre autres.

ReadPocket annonce un mois de novembre assez pauvre en rééditions intéressantes. Nous prouverons le contraire, dès le numéro de décembre de *C’est dans la poche*, et jetez déjà un coup d’œil sur la dernière page (34), pour vérifier. Mais ce blog, sans aucun doute, trouvera ce mois-ci des sujets qui recouperont les nôtres – et d’autres en sus, pour faire bonne mesure.

De la même manière, nous vous proposerons de temps en temps blogs et sites sur le livre de poche.

Le fond des poches :
http://fondespoches.blogspot.com/

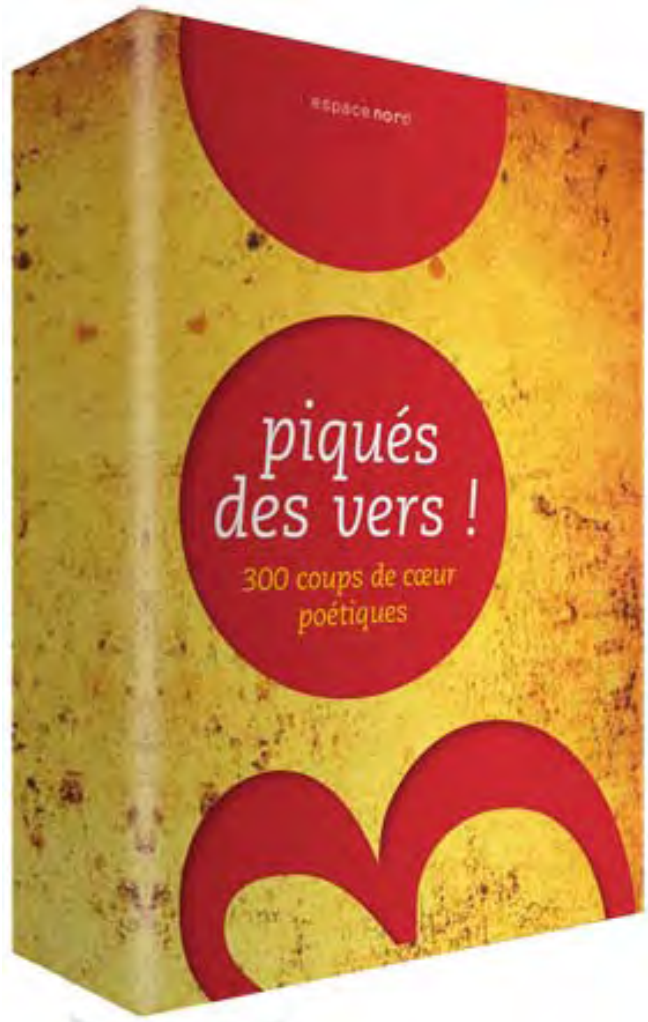
ReadPocket :
http://read-pocket.blogspot.com/

Espace Nord, très belge, fête son trois centième titre

Ah ! une collection de littérature belge francophone en poche ? Et vous dites qu'elle existe depuis 1983 ? Qu'elle s'est ouverte avec *Le bourgmestre de Furnes*, de Georges Simenon ? Que son catalogue vient de dépasser les trois cents titres ? Comment fait-on pour trouver autant de rééditions dans un si petit pays ? Et ne court-on pas le risque de mettre en valeur des textes qui peut-être ne le mériteraient pas, parce que leur seule qualité serait d'avoir été écrits par des auteurs belges ? Ces questions, et bien d'autres, on se les pose forcément. Afin de nous éclairer, nous nous sommes tournés vers Vincent Engel, écrivain, critique et universitaire, qui dirige *Espace Nord*.

C'EST DANS LA POCHE. – *Espace Nord* a à sa tête un directeur de collection – vous – et un comité auquel vous appartenez, avec Jacques Cels, Michel Paquot, Jacques De Decker, Christian Libens, Colette Nys-Mazure et Pierre Piret.
Comment se prennent les décisions éditoriales ? Qui décide quoi, en fait ?

VINCENT ENGEL. – Il faut ajouter Françoise Châtelain au comité, qui vient de nous rejoindre. Je déteste exercer une autorité. Le comité est donc profondément convivial.
C'est le comité qui fait la sélection des titres (12 par année), choisit les préfaciers et les postfaciers, en bonne entente avec l'éditeur, lequel ne nous impose jamais rien. Au sein du comité, personne n'a plus de pouvoir qu'un autre, chacun vient avec ses suggestions, et les discussions sont toujours passionnantes.



Le n° 300 sort aussi, pour l'occasion, dans une édition limitée, sous le coffret que voici.

Sauf erreur, la collection a été créée, en 1983, pour offrir une meilleure visibilité à la littérature belge de langue française – ou francophone de Belgique, comme on veut. L'objectif a-t-il été atteint ?

À l'heure où l'on se met à discuter d'une dissolution du pays, on ne peut pas dire de manière absolue que l'objectif a été rencontré, mais nous avons bien avancé, du moins à l'intérieur de nos frontières. Malheureusement, les aléas qu'a vécus la collection avant sa reprise ont entravé cette progression dans le public

cible qu'est l'enseignement secondaire. Nous nous sommes remis à la tâche et attachons une attention toute particulière au public des élèves et des enseignants.
Évidemment, avec plus de moyens, on pourrait développer encore plus le matériel d'accompagnement des titres, mais nous proposons déjà des dossiers pédagogiques sur certains titres, et cela devrait être intensifié. Certains titres sont tout spécialement conçus pour ce public : l'anthologie de la nouvelle ou l'anthologie poétique sont des outils pédagogiques idéaux pour faire découvrir notre littérature aux élèves, et leur en donner le goût.
Reste bien entendu à dépasser, d'une part, les frontières belges et faire comprendre à la France que cette collection leur offre des textes de très grande qualité ; et d'autre part, nous voulons que le « grand » public fasse lui aussi cette démarche et (re)découvre des textes majeurs, qui demeurent actuels.

À ses débuts, *Espace Nord* était considérée comme une collection « patrimoniale », republiant des ouvrages d'auteurs appartenant incontestablement à l'histoire de la littérature qui constituait son champ éditorial.
En cours de route se sont ajoutés des écrivains bien vivants, toujours en activité – vous-même, par exemple. Ou Michel Lambert ces jours-ci.
Ces choix ne sont-ils pas plus difficiles à faire, parce que moins évidents ?

Espace Nord est toujours une collection patrimoniale, je suis très attentif à cet aspect, et l'ensemble du comité partage ce point de vue. Après 300 titres, nous sommes convaincus qu'il y a encore beaucoup de travail à faire et que le filon est loin d'être épuisé. Notre programme est plein jusque fin 2012, avec toujours ce souci de combiner des auteurs morts et des auteurs vivants.
Pour ces derniers, nos critères sont en fait assez simples : il faut qu'ils aient une œuvre suffisamment forte et cohérente. Ici, l'intérêt pédagogique est aussi renforcé par la possibilité qu'ont les écoles d'inviter les auteurs pour discuter de leur texte.
Bien sûr, à long terme, nous ne sommes pas à l'abri d'une « erreur », et peut-être certains auteurs contemporains ne seront-ils plus lus dans 15 ou 20 ans ; mais cela ne veut pas dire qu'ils n'ont pas un intérêt patrimonial aujourd'hui, en ce sens qu'ils permettent de faire découvrir aux lecteurs la spécificité (éventuelle) de notre littérature.

Quand vous avez pris la direction de la collection, elle avait vingt-cinq ans. Depuis, a-t-elle subi une évolution ? Et envisagez-vous des changements à venir ?

Depuis longtemps, j'essayais de convaincre l'ancien comité de publier certains titres qui, à mes yeux, manquaient dans la collection. Ce premier comité a fait un excellent travail, mais comme chacun, il avait ses œillères, ses points aveugles (on peut dire : ses critères et ses préférences).
J'ai donc été très heureux de pouvoir placer certains titres jusqu'à présent refusés, comme *Jours de Solitude* d'Octave Pirmez, *Mon terroir, c'est les galaxies* de Julos Beaucarne, *L'enfant aux stigmates* de Charles Plisnier (à paraître), pour ne citer que ces trois-là. Ajoutons aussi un Nadine Monfils à venir, et le magnifique *Anvers, ou les anges pervers* de Werner Lambersy.
Les changements (ou plutôt l'évolution) devraient viser l'accès en format numérique de certains titres (dans le domaine public d'abord), et particulièrement en poésie (je rêve d'une collection poétique où le visiteur pourrait se constituer une anthologie à son goût, ce qui serait un superbe outil pour l'enseignement, une fois encore), et le développement des outils pédagogiques accompagnant les titres.

Économiquement, comment se porte Espace Nord ?

Évidemment, la viabilité d'Espace Nord est liée au subside que lui octroie la Communauté Française, mais c'est assez logique pour une telle collection. Compte tenu de cela, la collection se porte bien et continue à publier des titres sans prendre en considération leur rentabilité. Il est évident que le Beaucarne s'est beaucoup mieux vendu que le Pirmez, mais les deux devaient être présents.

Quelques titres puisés dans le patrimoine…

… Quelques autres plus contemporains

Les dernières parutions d'*Espace Nord* : poésie, théâtre, récits, nouvelles, roman

Cinq titres viennent de paraître, fin octobre, dans la collection *Espace Nord*. Ils sont assez représentatifs de l'esprit décrit par Vincent Engel dans l'entretien qui précède.
Le patrimoine est présent avec Maurice Maeterlinck (le seul prix Nobel de littérature belge, en 1911) et André Baillon. David Scheinert, décédé en 1996, peut être considéré comme notre contemporain, ce qu'est bien sûr le très vivant Michel Lambert. Et une anthologie de poésie joue sur les deux tableaux, en complétant aussi le registre des genres abordés : le théâtre de Maeterlinck, les récits d'André Baillon, le roman de Scheinert, les nouvelles de Lambert.

300 coups de cœur poétiques pour le numéro 300 de la collection

Ouvrons avec Émile Verhaeren, dont *Le gel* (1855, année de sa naissance et non de la publication du poème – c'est précisé dans la préface) est le premier des *300 coups de cœur poétiques* dans *Piqué des vers !* On aurait pu plus mal choisir. Et le cheminement, qui conduit jusqu'en 1983, où naquit Kathleen Lor, se conclut par un surprenant écho entre des textes qui n'ont pourtant, en dehors d'un mot, pas grand-chose en commun.
Voici quatre vers extraits du poème d'Émile Verhaeren par lequel on entre dans le choix de textes :

Immutabilité totale. On sent du fer
Et de l'acier serrer son cœur morne et candide ;
Et la crainte saisit d'un immortel hiver
Et d'un grand Dieu soudain, glacial et splendide.

Et voici, pour faire entendre l'écho auquel nous faisions allusion, quelques lignes dans celui de Kathleen Lor, à la toute dernière page de cette belle anthologie :

Inertie de la masse
Plus elle ouvre les yeux
Et moins elle y voit.
L'hiver a dévoré l'été
Et chaque objet nommé
A perdu un contour.
À tâtons on cherche
Une chandelle.
Ne brûlent que nos nerfs effrayés.
En chute libre dans l'infini.

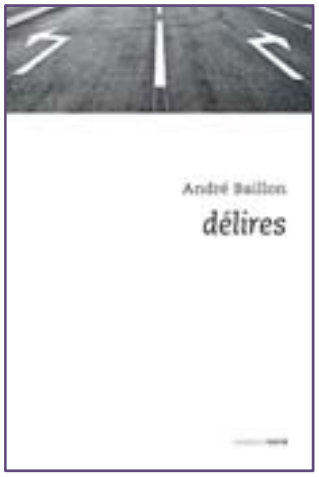
Serait-ce toujours l'hiver dans les lettres belges ? Non, bien sûr. Colette Nys-Mazure, qui signe une brève préface, y voit surtout des *« mots qui permettent de tendre une main et de traverser la nuit sans mourir. »*
Beau programme, trois cents fois tenu pour réconcilier les lecteurs avec un art dont, dit-on, ils se détournent le plus souvent.
À tort, bien sûr, la preuve en est faite ici.

Piqués des vers !
300 coups de cœur *poétiques*
Préface de
Colette Nys-Mazure
Espace Nord, n° 300
386 pages, 12 €

Quand un prix Nobel de littérature écrit pour des marionnettes

Maurice Maeterlinck
Alladine et Palomides, Intérieur, et La mort de Tintagiles : Trois petits drames pour marionnettes
Edition établie et commentée par Fabrice van de Kerckhove
Espace Nord, n° 308
288 pages, 8 €

Pour qui n'est pas spécialiste de Maeterlinck et éprouve, à l'intérieur de sa production, une plus grande familiarité avec *La vie des abeilles* – ou des termites, ou des fourmis – qu'avec *Pelléas et Mélisande*, autrement dit davantage lecteur de sa prose que de son théâtre, il y a de quoi être interloqué. Des drames pour marionnettes ? De quoi s'agit-il ?
Heureusement, peut-être à l'usage des ignorants de notre espèce (espèce sociale, comme les abeilles, les termites et les fourmis), l'auteur a prévenu la question et y répond dans sa préface : *« On m'a demandé plus d'une fois si mes drames, de* La Princesse Maleine *à* La Mort de Tintagiles, *avaient été réellement écrits pour un théâtre de marionnettes* [….]. *En vérité, ils ne furent pas écrits pour des acteurs ordinaires. Il n'y avait là nul désir ironique et pas la moindre humilité non plus. Je croyais sincèrement et je crois encore aujourd'hui, que les poèmes meurent lorsque des êtres vivants s'y introduisent. »*
Ces drames sont donc destinés *« à des êtres indulgents aux poèmes, et que, faute de mieux, j'appelle "Marionnettes". »*
Sur la genèse de ces pièces, leur place dans l'œuvre et la raison d'être des marionnettes, Fabrice van de Kerckhove nous en apprend davantage dans une édition aussi savante que plaisante.
Une bibliographie très complète fait aussi de cet ouvrage, outre un livre à lire, un livre à consulter.



André Baillon
Délires
Préface de Vincent Engel
Postface de Geneviève Hauzeur
Espace Nord, n° 306
160 pages, 8 €

L'œuvre méconnue et prégnante d'André Baillon

Connaît-on André Baillon ? Non, probablement… (Pardon pour les quelques execptions, bien entendu.)
Et pourtant ! Qui l'a lu ne l'oublie jamais, en particulier ce livre-ci, un des plus déchirés et des plus déchirants parmi ceux qu'il a écrits.
Avant d'y venir, quelques points de repère s'imposent, pour situer l'homme dans son époque.
Il naît à Anvers le 27 avril 1875, et son père meurt un mois, jour pour jour, après cette date. Il n'a que six ans quand il perd aussi sa mère. Elevé avec son frère par leur tante maternelle, il entame des études, comme tout le monde ou presque. Mais elles tournent mal.
Renvoyé plusieurs fois des établissements scolaires où il se trouvait, il finit par laisser tomber, couper les ponts avec sa famille et dilapider son pécule. À 22 ans, ruiné, incapable de terminer le roman auquel il s'était attelé, il appelle son frère à l'aide. Ouvre un café à Liège,

avec Rosine, sa compagne du moment. Les épisodes de sa vie – il y en aura d'autres – se succèdent de manière échevelée, professionnellement comme sentimentalement. Peu nous importerait s'il n'en avait fait la matière même de ses livres.

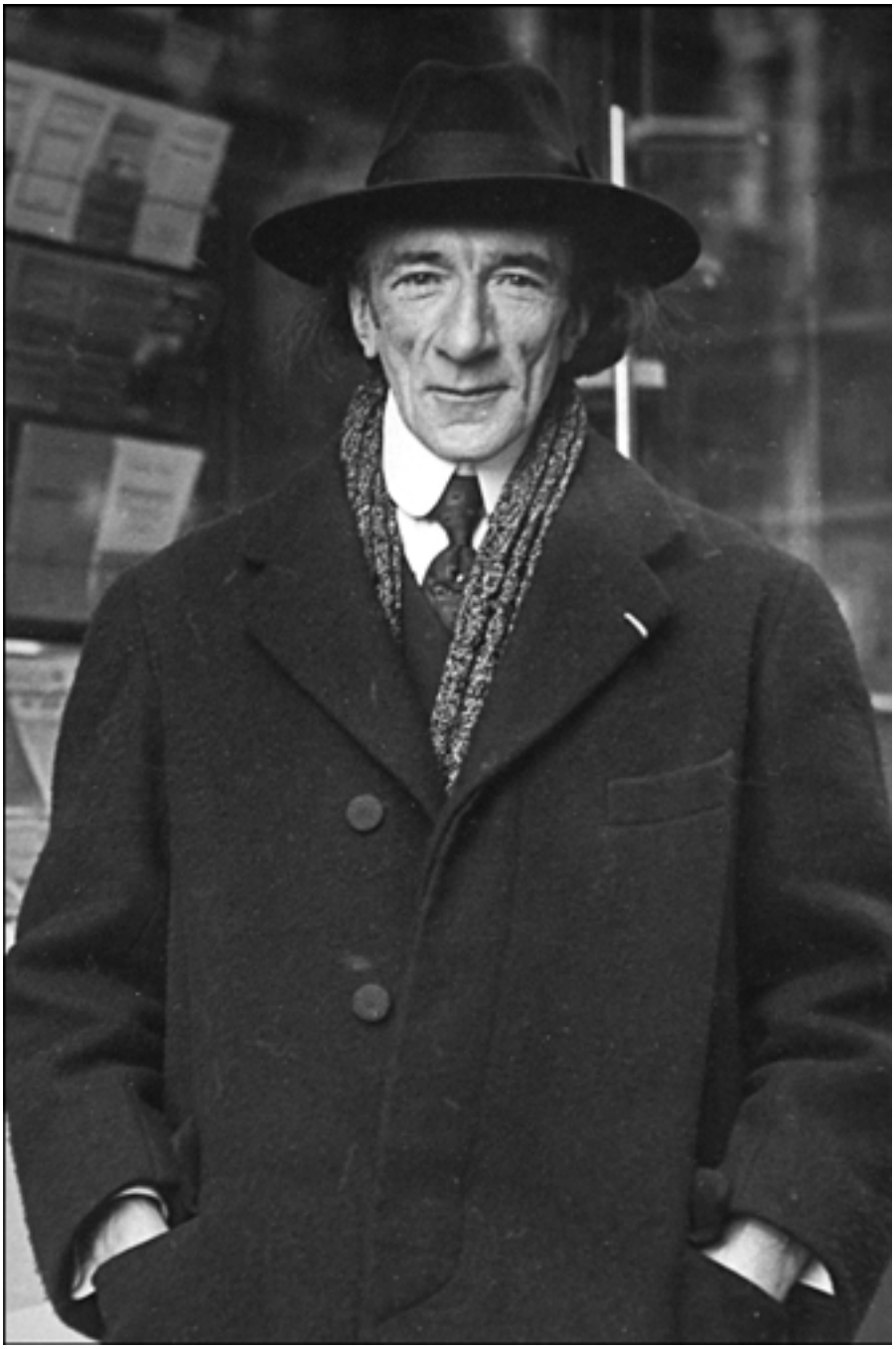
Celui-ci, par exemple, deux récits juxtaposés (dont nous ne chercherons pas à justifier la proximité, tant ils sont différents).

Des mots, la première partie, est un lancinant questionnement sur les rapports entre l'écrivain et son matériau, quand celui-ci lui échappe, semble n'en faire qu'à sa tête, provoque d'intenses douleurs et des questions sans réponses. Le texte est aigu, blesse, trouble. On envie les lecteurs qui ne le connaissent pas encore.

D'autant que *Délires*, excellente entrée en matière, donne envie d'aller plus loin, de retrouver l'auteur dans ses autres textes, presque tous réédités ces dernières années, ici ou là.

Ici au moins, dans cette collection de poche, pour cinq d'entre eux : *Histoire d'une Marie*, *Par fil spécial, un homme si simple*, *Chalet 1* et *Le perce-oreille du Luxembourg*.

Dans de nombreux cas, il faut bien, comme le fait Vincent Engel dans sa préface, parler de folie pour celui qui faisait partie de la famille – mais d'aussi loin que possible : *« Ce grand-oncle, c'était le nom que l'on ne prononçait pas trop souvent, et seulement à mi-voix. Un fou, lui aussi, mais pas du logis. De l'asile. Le vilain petit canard d'une famille respectable, bien en place, avocats, députés, tralala chantait la folle du logis qui se souciait peu de ces honoradébilités. »*

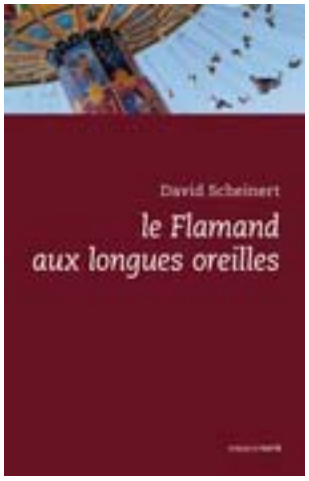


André Baillon à la Maison du Livre, à Bruxelles, en 1931
© AML, Fonds André Baillon

Entrer dans l'œuvre de Baillon, c'est pénétrer un monde inconnu, ou mal connu. Et qui fait peur. Mais dont le talent de l'écrivain mort en 1932 après l'ingestion d'une forte dose de somnifères fait un de nos indispensables familiers – une famille de la pensée, à défaut d'être celle du sang.

Certes, la pensée est aussi décousue que la vie. Elle nous sort de la logique habituelle, oblige à modifier les points de repère. Et c'est bien.

David Scheinert en guerre, du côté d'Ulenspiegel



David Scheinert
Le Flamand aux longues oreilles
Préface d'Éric Lysøe
Postface de Nicole Rocton
Espace Nord, n° 307
192 pages, 8 €

Dans les premières pages de ce roman paru en 1959, on découvre un étrange bonhomme émergeant d'une meule de foin. On l'appelle Pier Klok, parce qu'il s'enfuit quand les cloches sonnent, *« pour ne pas les entendre crier. »* Ce n'est pas sa seule singularité, comme on verra.

D'une singularité, faisons un défaut, se sont dit les habitants du village d'où il vient de fuir : Pier Klok est trop gentil pour être honnête. Un peu niais, peut-être, aussi. Mais, surtout, il ne ferait pas de mal à une mouche. Et même pas aux Casqués, c'est-à-dire les Allemands qui occupent à ce moment la Belgique.

David Scheinert (1916-1996) exorcise sa guerre, pendant laquelle il a eu plus de chance que ses parents et son frère cadets, gazés à Auschwitz. Ce n'est pas une fête. D'ailleurs, Pier Klok n'y comprend rien. Un peu comme quand on s'y trouve, au fond…

Michel Lambert
De très petites fêlures
Préface de Jean Claude Bologne
Postface de Jean-François Grégoire
Espace Nord, n° 305
192 pages, 8 €

Les nouvelles de Michel Lambert, du côté de Francis Scott Fitzgerald

Michel Lambert a l'habitude de marcher à vive allure. Quand il vous serre la main, il vous l'écrase.

Pour une fois, voici un livre qui ressemble à celui qui l'a écrit. Ces nouvelles parues en 1987 ont le rythme et la poigne de leur auteur. En outre, elles laissent entrevoir le goût qu'a Michel Lambert pour Fitzgerald, par le titre, par la présence de citations et, davantage encore, par une sorte de possible bascule qui place les personnages devant des choix impossibles.

C'est Louis qui rend visite à sa mère pour, tout en regrettant d'être venu, lui annoncer qu'il quitte le pays – dans un respect minimal des formes que dément l'absence d'affection.

C'est Pierre Quesnay qui observe, de son bureau, une femme dans l'immeuble voisin, et en tombe amoureux sans rien connaître d'elle. L'honneur qu'il porte comme une décoration à sa boutonnière le conduira sur un chemin mi-choisi, mi-contraint.

Ce sont des êtres qui se croisent, parfois un bref instant, parfois plus longuement, dans un jeu de hasards où ils ne sont pas tout à fait innocents. Pas autant qu'ils le voudraient, du moins.

Procédant par touches légères, mais sans jamais cesser d'aller vers l'avant, le nouvelliste pose ses pions, les bouscule un peu, varie les angles d'attaque et onze fois prend son lecteur au dépourvu.

Depuis ce recueil, Michel Lambert en a publié plusieurs autres, ainsi que des romans. Les uns et les autres possèdent sa touche personnelle, faite d'un savant mélange de flou et de précision.

Emmanuel Carrère écrit d'autres vies que la sienne

Ce n'est pas tout à fait un résumé, bien qu'il soit présenté comme tel, mais on pourrait utiliser un passage de *D'autres vies que la mienne* pour tracer les grandes lignes d'un ouvrage qui n'est pas non plus un roman – *« Tout y est vrai »*, écrit d'ailleurs l'auteur. Celui-ci, dans ce presque résumé, fait rire Hélène, sa compagne. Elle lui dit : *« Tu es le seul type que je connaisse capable de penser que l'amitié de deux juges boiteux et cancéreux qui épluchent des dossiers de surendettement au tribunal d'instance de Vienne, c'est un sujet en or. En plus, ils ne couchent pas ensemble et, à la fin, elle meurt. J'ai bien résumé ? C'est ça, l'histoire ? »*

C'est ça, répond-il.

Avant d'en arriver là, il y a eu l'épisode de la vague. C'est ainsi qu'est appelé, dans le livre, le phénomène naturel qui a provoqué une catastrophe majeure fin 2004, balayant Sumatra, la Thaïlande, les Maldives, bref, une bonne partie de l'Asie du Sud-Est et de l'océan Indien. Une seule fois, le mot « tsunami », dont nous nous souvenons, est utilisé. Pour dire : En effet, qui le connaissait auparavant ? Un petit nombre de personnes, certes. Beaucoup moins qu'à présent. D'ailleurs, immédiatement après le passage de la fureur marine, quand il faut nommer ce qui vient d'arriver dans ce village côtier du Sri Lanka où Emmanuel Carrère était en vacances, personne ne parle de tsunami : *« Les zombies qui, comme Philippe, reprenaient pied sur la terre des vivants ne pouvaient que balbutier le mot « vague », et ce mot se propageait dans le village comme a dû se propager le mot « avion » le 11 septembre 2001 à Manhattan. »*

L'ouverture est dramatique : la soudaineté de l'événement, l'affolement qui le suit, la recherche des vivants…

Au retour en France, tout pourrait se calmer. D'autant que la tension a ressoudé un couple dont on ne donnait pas cher de l'avenir (pas davantage le lecteur que l'auteur). Mais, comme si une catastrophe en appelait une autre, Juliette, la sœur d'Hélène, qui avait déjà été soignée pour un cancer quand elle était jeune, est atteinte du même mal, cette fois sans espoir de rémission.

Après sa mort, le narrateur rencontre Etienne, collègue de Juliette, juge comme elle – et boiteux comme elle, et portant lui aussi les séquelles d'un cancer, comme le « résumé » nous l'a dit. Il a convoqué chez lui la famille de Juliette, afin de leur proposer son portrait de la disparue. Il a insisté sur l'importance de la première nuit passée à l'hôpital. Et, au moment où tout le monde partait, il a soufflé à Emanuel Carrère : *« vous devriez y penser, à cette histoire de la première nuit. C'est peut-être pour vous. »*

> *« On parle désormais de tsunami comme si on connaissait ce mot depuis toujours. »*

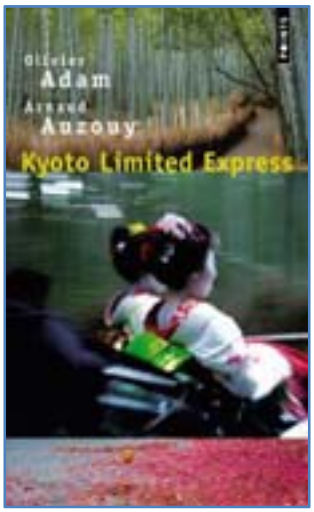
Pour vous, et pour en faire un livre, donc, qui rendrait compte de la souffrance et de la vie. Surtout de la vie, d'ailleurs, puisque le tribunal va occuper une place croissante dans le livre. Les combats menés par Juliette et Etienne sont de formidables tranches de vie, bourrées d'humanité, où l'impuissance face au désastre vécu par des prévenus surendettés s'efface derrière la volonté de remettre un peu de justice dans la logique froide et cynique de l'économie. Il y a là des pages magnifiques, où deux petits juges luttent, avec les armes que leur fournit la loi, contre la mauvaise foi des puissants. Les clauses en petits caractères dans les contrats, leur reconduction tacite, etc. C'est beau comme un combat que presque tout le monde croyait perdu d'avance et auquel les deux juges continuent de croire. Avec

raison, puisqu'ils le gagnent parfois.
Revenant, à la fin de son livre, sur ce qui en a été à l'origine, la vague et la mort de Juliette, Emmanuel Carrère écrit ceci : *« Chaque jour depuis six mois, volontairement, j'ai passé quelques heures devant l'ordinateur à écrire sur ce me qui fait le plus peur au monde : la mort d'un enfant pour ses parents, celle d'une jeune femme pour ses enfants et son mari. La vie m'a fait témoin de ces deux malheurs, coup sur coup, et chargé, c'est du moins ainsi que je l'ai compris, d'en rendre compte. »* Comme une « mission » (les guillemets parce que le mot est trop fortement connoté, bien qu'il soit proche de ce qu'on ressent en lisant), menée à bien avec talent.

Emmanuel Carrère
D'autres vies que la mienne
Folio, n° 5131
352 pages, 6,60 €

L'autre roman japonais d'Olivier Adam

Au moment de boucler ce numéro, il est encore possible qu'Olivier Adam reçoive le prix Goncourt pour *Le cœur régulier*, dont le cadre est le Japon. Il n'a pas abandonné tout de suite la destination puisque, dans la foulée, il publie avec le photographe Arnaud Auzouy un autre roman où le texte dialogue avec les images.
Un homme revient à Kyoto, où il était quelques années plus tôt avec sa fille et sa compagne. Depuis, sa vie s'est défaite et il cherche les traces de ce qui était, sans espoir véritable de le retrouver. Aux souvenirs du bonheur passé, qui sont parfois aussi éblouissants que des blessures, se superposent des moments qui ne les effacent pas tout à fait, ne les guérissent pas – leur donnent au contraire un supplément de sens.
Il retrouve la villa où ils ont vécu *« six mois en suspension et comme allégés, comme échappant soudain à la pesanteur ; six mois enfuis et le cœur régulier. »* (Le titre du roman paru en août revient ici en écho, montrant que les deux projets sont liés intimement – les deux faces d'une même vérité inscrite dans la fiction autant que dans la réalité des lieux.
Pèlerinage plutôt que séjour touristique, *Kyoto Limited Express* frappe par la juxtaposition de photographies qui, sur la page de droite, rend concret, à gauche, le texte. Arnaud Auzouy a tourné son objectif vers les scènes du roman, les a reconstituées avec une troublante précision.
Du coup, nous y sommes nous aussi. Au cœur d'un pays pas si régulier, où Hiromi dort parfois, le visage collé contre la vitre d'un train. Avant de s'effacer elle aussi, pour enfin laisser la place aux retrouvailles, en esprit.

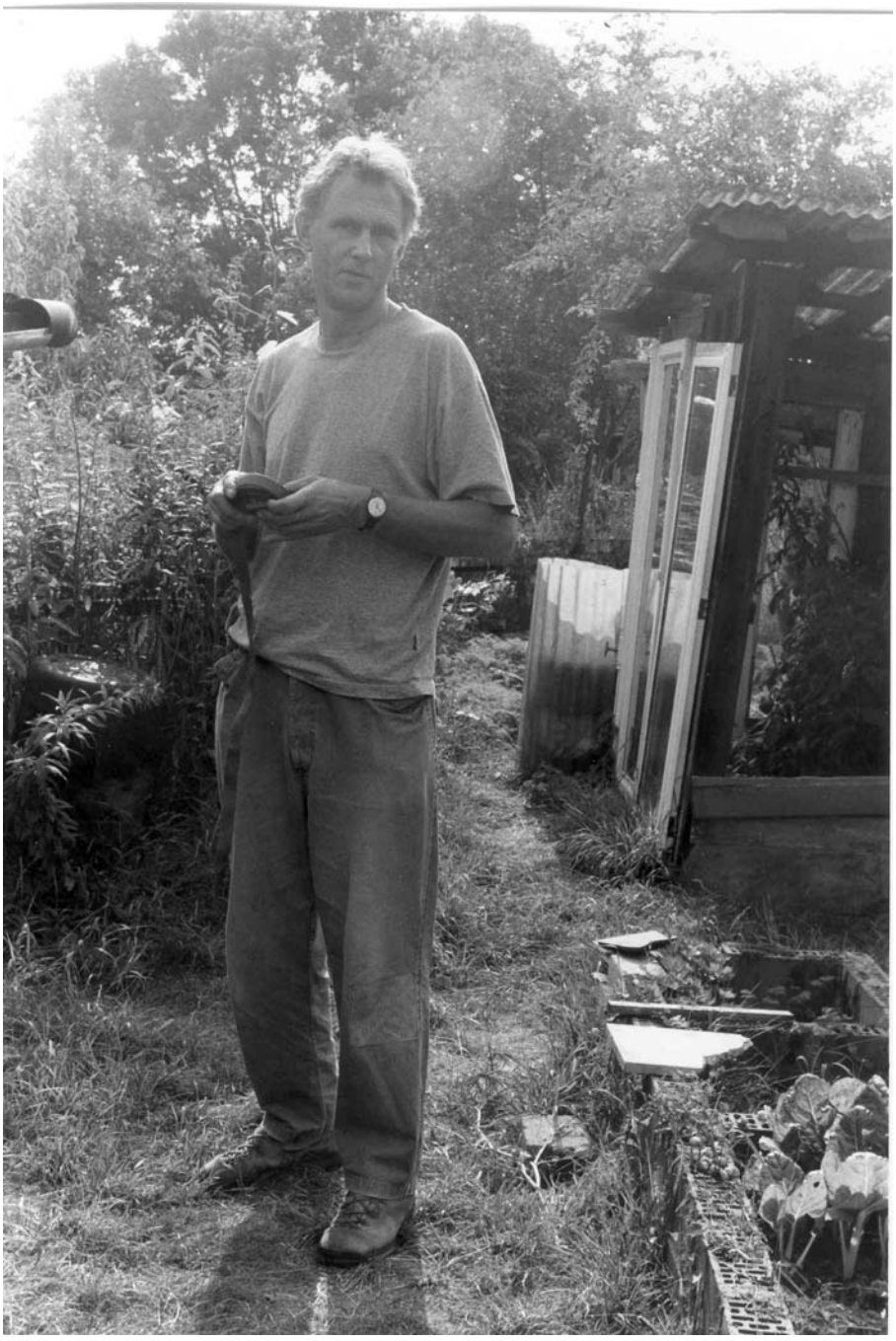


Olivier Adam
et Arnaud Auzouy
Kyoto Limited Express
Points, n° 2500
165 pages, 8 €

Une enfance babillée à fleur d'amour

Eugène Savitzkaya a toujours été attentif aux gestes et aux sensations de l'enfance, à cette matière à la fois brute et très fine qui a nourri déjà plusieurs de ses livres avec de grands désirs d'évasions rêvées, avec la proximité de la matière encore à découvrir, avec le goût des mots neufs en bouche.

Marin mon cœur est présenté comme un roman en mille chapitres dont les neuf dixièmes sont perdus. Le petit Marin, dit *le nain* – par rapport à celui qui doit être son père, *le géant* –, aurait en effet, on l'imagine aisément, pu nourrir un livre beaucoup plus épais. Celui-ci est constitué de petits moments, les uns derrière les autres, dans un ordre vaguement chronologique au fil duquel se dessine l'évolution d'un bébé jusqu'au moment où il deviendra ce qu'on appelle communément un enfant. Mais rien n'est commun dans la manière de traiter ce sujet banal. Eugène Savitzkaya, malgré l'émerveillement qu'on devine chez lui devant cette petite chose qui grandit et acquiert de l'indépendance, n'est pas du genre à refaire un parcours si souvent répété dans d'autres ouvrages. Si *Marin mon cœur* est bien un livre sur un tout-petit, il est aussi et surtout l'expression d'une perception aiguë de la vie saisie entre l'animalité et l'humanité, entre ses poussées de fièvre et ses moments de paix.



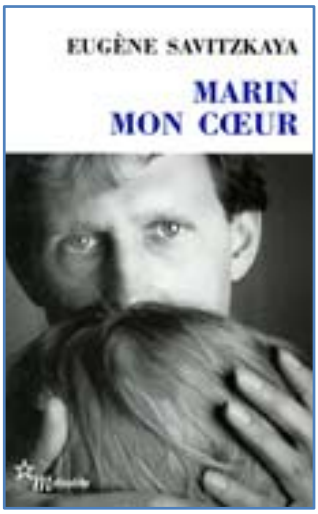
© Boris Lehman

Marin apprend à percevoir l'air et l'eau, l'eau qu'on retient et l'air qui nous emprisonne, il découvre que les choses tombent, et que même l'eau finit par couler après avoir été retenue, il essaie d'échapper au géant, il prend connaissance du pouvoir de ses mains et de la force des mots, du principe des jeux et des histoires qu'on lui répète, toujours exactement pareilles. La répétition est aussi importante que la nouveauté, celle-ci ne pouvant s'installer qu'en terrain clairement balisé, quitte à en bousculer ensuite l'ordonnancement, selon ce qui semble le hasard de la vie mais doit tout à l'écrivain.

« De la plupart des êtres, il connaît davantage le langage que le nom. Ainsi, le cheval est celui qui piaffe, le rat celui qui zigzague, le cochon celui qui renifle sa morve et grogne, l'éléphant celui qui barrit, le chien celui qui aboie et qui tousse, le chat celui qui miaule, feule et crache, l'oie celle qui siffle, l'otarie celle qui gémit des entrailles, le vent celui qui plie les branches et agite les feuilles, l'arbre celui qui ploie et offre ses branches, la pluie celle qui mouille et tambourine, le robinier celui qui pique les mains, les géants ceux qui le soulèvent de terre et qui le retiennent par terre, sa mère, maman, la nuit celle qui murmure en faisant semblant de dormir. »

Il faut entrer dans ce livre avec le cœur frais et l'haleine pure, puis se laisser aller au rythme du doux babillage qui berce comme si Marin racontait lui-même, parce que le narrateur a donné à l'écrivain le sens d'une langue qui se mâche autant qu'elle se lit. On s'y frotte, parfois elle râpe un peu sur la joue, souvent elle caresse le front, toujours elle va son chemin sans rien demander à personne qu'un peu de temps pour écouter encore ce qui va venir ensuite.

Marin mon cœur est une bouffée de vie qui donne du souffle au lecteur patient et attentif.



Eugène Savitzkaya
Marin mon cœur
Double, n° 67
96 pages, 6 €

Le monde et ce qu'il devient

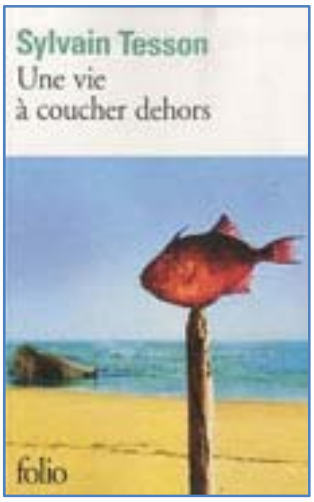
Sylvain Tesson est un grand voyageur. De ses séjours en terre étrangère, il ramène généralement des récits qui proposent un regard très personnel sur les mondes visités. Dans *Une vie à coucher dehors*, il a choisi de passer à la fiction, par le biais de quinze nouvelles situées un peu partout sur la planète. Il a bien fait : ce livre lui a valu l'an dernier un prix Goncourt de la nouvelle tout à fait mérité.

Un fil rouge ténu court à travers l'ensemble du recueil. La plupart des nouvelles en effet racontent les conséquences désastreuses de décisions dont on pouvait penser qu'elles étaient bonnes. Elles mettent en perspective le raisonnement à court terme qui ne tarde pas à révéler ses limites, parfois de manière tragique.

La première nouvelle est, de ce point de vue, exemplaire. Un village isolé de Géorgie se prend à rêver, sous l'impulsion d'un de ses habitants (un visionnaire ?), d'une route en asphalte qui le rapprocherait de la ville et offrirait nouveaux débouchés, distractions plus variées, etc. Un enchaînement de circonstances va conduire à la catastrophe, à travers des rebondissements que plus personne ne parvient à maîtriser.

Mention spéciale – que chaque lecteur attribuera à la nouvelle de son choix – pour *Le bug*, où la révolte des femmes devient la source de bouleversements minuscules ou importants, selon les cas.

Sylvain Tesson puise à de multiples sources. On voyage avec lui, qui nous conduit de surprise en surprise jusque vers le cœur du cœur des hommes, tous pareils et tous différents. De quoi donner du grain à moudre à n'importe quel lecteur attentif aux nuances.



Sylvain Tesson
Une vie
à coucher dehors
Folio, n° 5142
210 pages, 5,60 €

Léonora, entre Florence et Paris

De Florence à Paris, entre XVIe et XVIIe siècles, les alcôves bruissent d'amours illégitimes. Les complots fleurissent à tous les étages. Les espions les rapportent et les entretiennent. Toutes les rumeurs prennent des proportions délirantes. Le duel est à la mode, tandis que des armées combattent. Le meurtre est monnaie courante, par le poison, l'arme blanche ou le pistolet. L'époque est, pour le dire vite, un gros tas de fumier bien puant sur lequel brillent malgré tout des pierres précieuses. Car les richesses ne manquent pas et nourrissent la convoitise des plus ambitieux.

L'ambition, Léonora l'a tétée à Florence au sein de sa mère qui, blanchisseuse, rêvait d'un destin singulier. Bien que très laide, sa fille a hérité d'un rêve qu'elle entreprend de réaliser dès qu'elle entre au service de Marie de Médicis. Pour la coiffer. Et plus si affinités, puisqu'elle tente d'amuser cette jeune fille dont l'enfance s'est déroulée *« entre jeux, fêtes et crimes sanglants »*. Avec la confiance qui grandit, Léonora comprend qu'elle peut manipuler Marie, en faire l'escabeau qui la conduira vers la gloire et, surtout, la fortune. La prédiction d'un mariage royal pour Marie permet à celle-ci de suivre les conseils de son amie, son double, et de refuser un prétendant en attendant celui qui sera digne d'elle. Un roi de France, pourquoi pas ?

Pierre Combescot s'inscrit dans l'Histoire, aux périodes où il trouve à s'ébattre au milieu des excès les plus fous. Il mène un train soutenu, fouette ses phrases, crève les mots pour leur faire dire ce qu'il veut. Il s'épanouit en décrivant Marie qui *« fait la reine »* tandis que Léonora se régale d'être sur le bon chemin. Elle ne se trompe pas. Elle épouse Concini, un aventurier florentin qui lui ressemble, rapine, encaisse les fruits de la corruption, accumule les richesses. La voilà bientôt marquise, puis maréchale de France.

Quel parcours ! Ouais. Sauf la fin. Dans un monde à l'instabilité chronique, les vainqueurs d'un jour sont souvent les dépouilles du lendemain. Et la Galigaï – un nom acheté – terminera dans l'horreur une existence où elle avait joui de tout ce qu'elle avait désiré.

S'il brasse la fange à pleines mains, Pierre Combescot ne s'en contente pas. Il brasse aussi la langue, comme on le sait depuis longtemps. Son prix Goncourt, *Les filles du Calvaire*, l'avait prouvé aussi. Quelques mots rares dansent selon des rythmes inédits. Il crée des accords parfaits entre la musique d'une grammaire personnelle et ce dont il nous parle.

Son roman ne fait pas la leçon. Fallait-il brûler la Galigaï ? Ceux qui en étaient convaincus en viennent presque, après, à éprouver de la compassion. Les sentiments humains sont toujours plus compliqués que les intrigues auxquelles ils participent. Pierre Combescot en (re)fait la démonstration, et de magistrale manière. La sienne, au fond, à nulle autre pareille.

Prologue en forme de bouclettes et d'accroche-cœurs

Dans le maigre jour de la garde-robe, on eût pu prendre la dame d'atour pour un oiseau nocturne venu par mégarde se poser sur l'épaule de la reine. Ombre sur ombre. Crissement de soie sur la soie. Soupirs. Gazouillis d'italien. Et par instants, à de furtifs hochements de tête, comme un épouillage. Au vrai ce triste hibou, de bonne heure asphyxié dans la malsaine obscurité des alcôves et des cabinets, s'appliquait, comme elle en avait l'habitude depuis trente ans, à démêler, d'un peigne agile, la blonde chevelure de sa maîtresse. De temps à autre Léonora – c'était son prénom – suspendait son mouvement et alors, tel le rapace qui d'un bec acéré plonge sur sa proie, tirait un cheveu blanc.

Pierre Combescot
Faut-il brûler la Galigaï ?
Le Livre de poche,
n° 31942
308 pages, 6,95 €

Le triangle amoureux flou de Lionel Shriver

Le deuxième roman de Lionel Shriver traduit en français n'intéressera personne si on se contente du sujet, en comparaison avec *Il faut qu'on parle de Kevin*, le précédent. Il y était question d'un fils meurtrier sur lequel sa mère s'interrogeait. C'était réalisé avec un rare brio. Cette fois, la romancière met en scène *La double vie d'Irina*. Ah ? La femme adultère, une histoire ancienne dont on a lu tant de versions qu'il n'y reste rien à découvrir. Passons. Ou plutôt ne passons pas : c'est réalisé avec… un rare brio.

Et pourtant, jusqu'à la page 88, le récit semblait « normal ». Un premier chapitre pour situer les personnages et placer Irina au bord du gouffre. Un deuxième pour mesurer la profondeur de ce gouffre. Présentation d'une situation délicate…

Irina, illustratrice de livres pour enfants, est heureuse avec Lawrence, son compagnon depuis une dizaine d'années. Même si leur relation est moins passionnelle qu'au début. Même si Lawrence est parfois barbant dans ses commentaires politiques – il est spécialiste du terrorisme. Même si Ramsey Acton, avec qui ils dînent une fois par an le jour de son anniversaire, n'a que le snooker, sport où il est champion, comme centre d'intérêt. Lawrence aime beaucoup ça, Irina s'ennuie. Aussi ne se montre-t-elle pas enthousiaste à la suggestion de Lawrence, absent de Londres à la date habituelle : dîner avec Ramsey. Mais un charme inattendu opère, Irina est séduite par le champion et, Lawrence de retour, elle constate qu'elle a perdu toute affection pour lui.

À la fin du chapitre 2, elle réalise que tout a changé. Page 89, donc, nous y voici, commence un chapitre (2) qui propose une version très différente de ce qu'on vient de lire. Il y aura ainsi dix chapitres dédoublés à travers lesquels les faits des mêmes périodes présentent de grandes contradictions. Irina possède vraiment deux vies, et il est impossible de savoir si l'une est réelle et l'autre, rêvée – et, dans ce cas, laquelle ?

Lionel Shriver
La double vie d'Irina
Traduit de l'américain par Anne Rabinovitch
J'ai lu, n° 9367
670 pages, 8,90 €

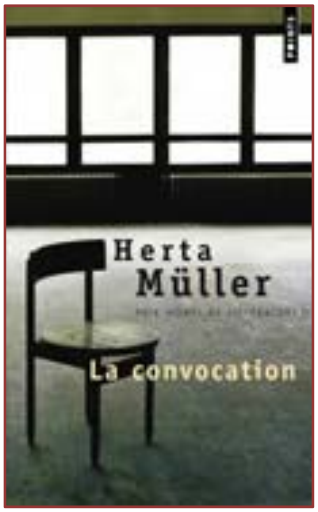
© Jerry Bauer

Le jeu de la fiction est sournois. Des détails identiques attirent l'attention dans les deux versions, mais ils n'ont pas toujours le même sens. Des phrases sont placées dans la bouche d'un autre protagoniste. Des effets de miroir sont placés çà et là. Quel est l'homme qui occupe toute la place dans le cœur et le quotidien d'Irina ? Lawrence ou Ramsey ? La question devient lancinante. Une réponse sera (peut-être) fournie au douzième et dernier chapitre, dans la mesure où le récit se clôt d'une seule manière.

Entretemps, on aura appris à croire tout et son contraire – ou à ne rien croire, ce qui revient au même puisque Lionel Shriver a égaré le lecteur dans un labyrinthe où toutes les possibilités semblent posséder une égale valeur. Elle a aussi posé, autour d'un triangle amoureux aux lignes floues, quantité de personnages qui épousent des rôles variables. Très fort.

Herta Müller, prix Nobel toujours à découvrir

Herta Müller, lauréate du prix Nobel de littérature l'an dernier, reste par bien des aspects à découvrir. À ce jour, quetre de ses livres seulement ont été traduite en français.
Dont deux viennent d'être réédités au format de poche.
Elle est née le 17 août 1953 dans le Banat, à l'ouest de la Roumanie, près de Timisoara où elle a étudié les littératures roumaine et allemande. L'allemand, sa langue maternelle qui est aussi depuis le début sa langue d'écriture, est minoritaire dans sa région d'origine. Minoritaires aussi étaient les Roumains prêts à résister au régime de Ceausescu. Les mailles très fines du filet tendu sur la population par les services secrets ne laissaient guère échapper de renseignements. Quand, en 2004, Herta Müller finit par avoir accès au dossier que la Securitate avait constitué sur elle, elle découvrit trois volumes qui faisaient ensemble plus de 900 pages, et contenaient tous les détails de sa vie. Même sa meilleure amie avait cédé aux pressions pour en fournir quelques-uns.
Herta Müller était devenue suspecte aux yeux du régime quand, en 1982, elle avait publié, dans une version censurée à Bucarest, un premier recueil de nouvelles, *Niederungen* (inédit en français). Elle y commettait le crime de proposer une vision de la réalité, particulièrement celle de la campagne, peu conforme avec les schémas officiels.
Son comportement général avait probablement aggravé son cas. Elle était alors traductrice de manuels techniques dans une société qui importait des machines. Quand les dictionnaires lui proposaient plusieurs traductions, elle demandait directement aux ouvriers quel était le mot roumain à utiliser. Cette familiarité avec un grand nombre de personnes l'avait désignée comme une recrue de choix pour les services secrets. Mais, attachée à la liberté, elle avait décliné les offres de recrutement…
Mise à l'écart sous les prétextes les plus farfelus – prostitution, espionnage, etc. –, elle obtint paradoxalement un poste d'enseignante quand la version complète de son premier livre parut en Allemagne. Elle y voit un raisonnement pervers : autorisée à voyager pour rencontrer ses éditeurs et recevoir des prix littéraires, elle devait apparaître comme une privilégiée du régime et passer, aux yeux de l'étranger, pour une espionne compromise avec le pouvoir roumain.
En 1987, elle finit par émigrer en Allemagne, Berlin Ouest à l'époque, où elle pouvait baigner dans sa langue et échapper au poids de la dictature. Depuis, elle a abondamment utilisé son expérience du totalitarisme pour nourrir une vingtaine de livres récompensés par au moins autant de prix littéraires, qui ont fait d'elle un des auteurs de langue allemande les plus en vue dans son pays d'adoption. Et bien au-delà maintenant, à travers un prix Nobel qui nous rappelle un passé encore très proche. La chute du mur de Berlin et la fin de Ceausescu, c'était il y a vingt ans seulement.

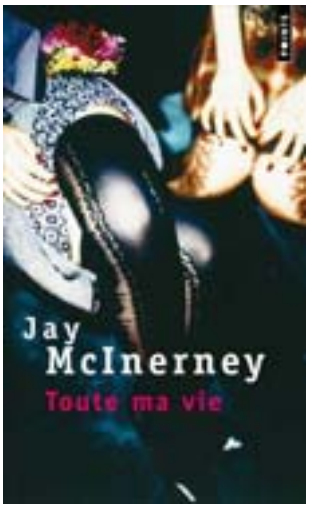


Herta Müller
La convocation
Traduit de l'allemand
par Claire de Oliveira
Points, n° 2479
249 pages, 6,50 €

Herta Müller
Le renard était déjà le chasseur
Traduit de l'allemand
par Claire de Oliveira
Points, n° 2486
255 pages, 6,50 €

Alison veut tout, et le reste aussi

Un des enfants terribles de la littérature contemporaine, Jay McInerney, peut-être déjà en train de devenir un classique avec un roman comme *Toute ma vie*, aujourd'hui en tout cas bien moins scandaleux que lors de sa parution, il y a un peu plus de vingt ans. Le monde a-t-il tant changé (ou nous ?) pour que les excès d'Alison nous semblent si familiers ?
Une chose, en tout cas, est restée et continue de séduire : l'énergie folle que dégagent ce livre et ses personnages – même si, pour les personnages, il s'agit le plus souvent d'une énergie dépensée en pure perte

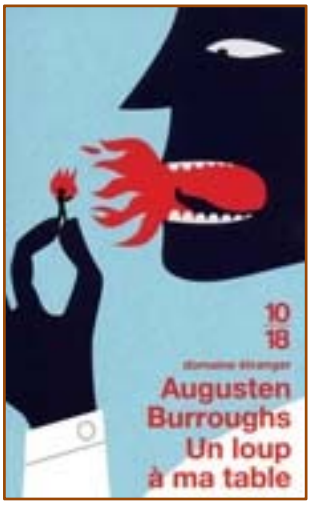


Jay McInerney
Toute ma vie
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean-Pierre Carasso
Points, n° 2490
223 pages, 6 €

Et aussi, dans la même collection, ***Moi tout craché***

Entre amour et haine

Augusten Burroughs puise dans sa propre vie la matière de romans où le tragique côtoie la drôlerie. L'enfance, évoquée dans son quatrième livre, n'est pas la plus plaisante des périodes parmi celles qu'il a racontées. La figure du père la domine, du haut de son pouvoir et d'accès de violence effrayants. Une mère dépressive, capable heureusement de quelques sursauts quand la situation devient dangereuse, ne parvient pas à équilibrer le couple.
Mais le jeune Augusten, hanté par des envies de parricide, finit par trouver en lui la force de résister à la haine. Il entre en compétition avec un père qui avance masqué derrière la normalité des jours consignée dans ses carnets. Et découvre, dans une scène finale pleine de sensibilité écorchée, ce que peut être l'amour paternel. C'est, malheureusement pour lui, d'une autre famille qu'il s'agit. Tous les cadeaux sont, malgré tout, agréables à recevoir.



Augusten Burroughs
Un loup à ma table
Traduit de l'américain par Jean Guiloineau
10/18, n° 4376
272 pages, 7,90 €

Qui a dit que l'argent pourrissait tout ?

Grande figure du vingtième siècle britannique, Ivy Compton-Burnett souffre de la poussière qui recouvre son œuvre. Ou plutôt, souffrait. Car des rééditions comme celle-ci sont l'occasion d'une rencontre avec une écrivaine bien plus moderne qu'on pourrait le penser.
Quand l'argent déboule dans une famille sans histoire, les histoires commencent. Et elles ne sont pas très reluisantes, les ambitions revues à la hausse. La cupidité se niche chez ceux dont on n'attendait pas pareilles attitudes, et moins encore qu'ils en tirent pareilles conséquences.
L'argent, le fric, le pognon… ah !

Ivy Compton-Burnett
Une famille et une fortune
Traduit de l'anglais par Philippe Loubat-Delranc
Libretto, n° 324
350 pages, 13 €

© Alain de Botton

Alain de Botton fait bon usage de Proust et nous invite à l'imiter

Comment lire Proust ? La question a été souvent posée – et le sera encore, sans aucun doute. Alain de Botton envisage autrement *À la recherche du temps perdu*. Il se demande *pourquoi* lire Proust. Et répond, en gros : pour se faire du bien. Pour vivre mieux. Pour percevoir le monde autrement et le goûter mieux, avec une intensité plus grande. Il envisage, d'une certaine manière, ce vaste roman comme un manuel de savoir vivre (et non de savoir-vivre, entendons-nous bien).

Si l'on feuillette distraitement *Comment Proust peut changer votre vie*, on tombe sur des croquis conseillant, par exemple, aux jeunes filles qui cousent une position qui leur évitera mal de dos et digestion difficile.

Ah ! Nous aurait-il échappé que le petit Proust illustré avait été conçu à l'usage des demoiselles de son temps ? Restons concentrés : ces dessins sont extraits d'un livre du père de Marcel Proust, qui était médecin et dont un livre, *Les éléments d'hygiène*, *« s'adressait aux jeunes filles, dont on considérait qu'elles avaient besoin de conseils pour améliorer leur santé afin de produire une nouvelle génération de citoyens français vigoureux, denrée devenue rare après un siècle d'aventures militaires sanglantes.* »

Nous voici loin de la littérature. Mais au cœur de la question qui justifie l'essai d'Alain de Botton : Proust (Marcel, le fils), à quoi ça sert ?

Peut-être à fuir les clichés, ces images toutes faites que la paresse conduit à utiliser sans chercher plus loin. À Gabriel de La Rochefoucauld qui lui avait donné son roman, Proust écrivait : *« la lune qui éclaire discrètement est un peu terne. »* Un cliché, parmi beaucoup d'autres relevés au cours de sa lecture attentive. Et que Proust évite quand lui-même décrit la lune : *« Parfois dans le ciel de l'après-midi passait la lune blanche comme une nuée, furtive, sans éclat, comme une actrice dont ce n'est pas l'heure de jouer et qui, de la salle, en toilette de ville, regarde un moment ses camarades, s'effaçant, ne voulant pas qu'on fasse attention à elle. »*

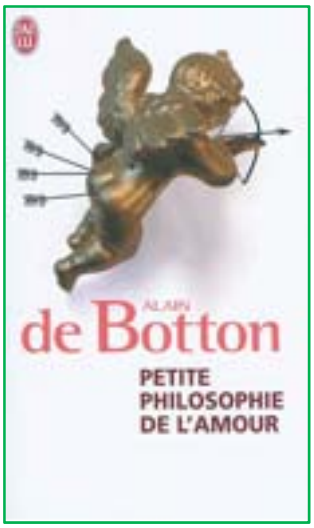
Alain de Botton donne surtout envie de retourner à Proust – le lire ou le relire, c'est selon.

Puis on reviendra à Alain de Botton pour lire ce qu'il nous dit de l'amour, dans un autre essai réédité simultanément.

Chloé y est mise à l'épreuve des statistiques, entre autres tortures que s'inflige l'auteur pour extraire de l'amour ce que nous en savions – mais que nous avions oublié.

Deux livres aigus, d'une lucidité exemplaire. Le genre qui vous fait sentir plus intelligent après les avoir lus. Expérience plus rare qu'on le voudrait, et par conséquent à ne manquer sous aucun prétexte.

Alain de Botton
Comment Proust peut changer votre vie
Traduit de l'anglais par Maryse Leynaud
J'ai lu, n° 9399
218 pages, 6 €



Alain de Botton
Petite philosophie de l'amour
Traduit de l'anglais par Raymond Las Vergnas
J'ai lu, n° 9347
318 pages, 7 €

Les enfants illégitimes des livres

Jérôme Garcin est fidèle à ses passions. La littérature en est une. Le cheval, une autre. Un recueil de portraits d'écrivains est donc aussi prétexte à monter en selle, ou au moins à introduire quelques équidés dans le monde de l'écriture. Le dernier invité de l'ouvrage est un ancien écuyer en chef, Patrice Franchet d'Espèrey. Il est vrai qu'il a écrit un livre. Et il est encore question de chevaux avec Christine de Rivoyre ou Homeric.

Pourquoi pas ? Bien des romans sont aussi imprégnés des expériences de leurs auteurs. Et ce sont ceux-ci que cherche Garcin, dans des rencontres qui tentent d'effacer la distance entre le journaliste et son interlocuteur.

Il n'y arrive pas toujours. Jonathan Littell reste lointain, insaisissable.

Mais il y arrive le plus souvent.

Impossible de ne pas frémir à son évocation de François Nourissier – les chevaux n'en sont pas absents. Le vieil homme malade publie *Eau-de-feu*. Il y raconte la déchéance alcoolique de son épouse. L'occasion, pour une fois, d'évoquer un autre enfer que le sien. En profitant cependant pour retourner une fois encore le couteau dans ses propres plaies, multiples et douloureuses.

Autre portrait émouvant, celui de Zouc, qui eut une extraordinaire présence sur scène, drôle et tragique à la fois. La maladie l'a *« frappée »*, comme elle dit. Elle est *« entrée dans un long tunnel obscur. »* Elle en sort très progressivement, avec difficulté. Parle d'Hervé Guibert, qui avait transcrit le texte de *Zouc par Zouc* ; de Nathalie Baye, qui se préparait à l'interpréter sur scène. Et de son *« besoin d'exister dans la mémoire des autres. »*

Curieux, presque voyeur, Garcin espionne : Julian Barnes part acheter de quoi manger, le voici qui visite le salon, la cuisine, le bureau de sa femme, la bibliothèque… Comme un voleur, il redescend quand il entend la porte s'ouvrir. Le professionnel reprend le dessus, la conversation roule sur le dernier livre de ce francophile fou de Flaubert.

Sempé cherche toujours, avec une exemplaire modestie, *« la note juste »*. Bernard Giraudeau, après avoir partagé ses voyages avec un ami malade, mort depuis, lutte lui-même contre un cancer. Le Clézio peint sa maison de Bretagne – c'était avant le prix Nobel.

Certains avaient disparu quand le livre est sorti : Julien Gracq, Gabrielle Wittkop, Jules Roy, Jacques Chauviré, Bernard Frank. Et, entretemps, Jacques Chessex. Les reportages, avec le temps qui passe, deviennent des témoignages. Ils ne se renouvelleront plus. Un étrange sentiment de soulagement naît à lire les portraits de ces écrivains qui ne sont plus là – en pensant que le journaliste-écrivain aurait pu arriver trop tard et les manquer.

> *« … fouiller leur bureau, leur fourni, ramasser les brouillons dans la corbeille, étudier leur profil au travail… »*

Jérôme Garcin ne dit pas comment il a choisi ces portraits-ci plutôt que d'autres, une quinzaine d'années après *Littérature vagabonde*. Mais il tente d'expliquer ce goût de s'*« introduire en catimini chez les écrivains, leur dérober un peu d'intimité, fouiller leur bureau, leur fourni, ramasser les brouillons dans la corbeille, étudier leur profil au travail et, à la campagne, observer les perspectives de la terre labourée et du ciel moutonné que la vue offrait chaque jour à leur imagination, à leurs regrets, parfois aussi à leurs doutes. »*

Une chose est sûre : on est content d'avoir fouillé avec lui.

Jérôme Garcin
Les livres ont un visage
Folio, n° 5134
288 pages, 6,10 €

Médecin malgré lui

Quelle horreur, la médecine ! Du moins s'il faut en croire Antoine Sénanque, qui donne ici toutes les raisons de désespérer de son travail.
Il est vrai qu'il s'occupe d'une sale maladie, la sclérose latérale amyotrophique, dont l'évolution ne laisse guère de perspectives d'avenir à ceux qui en souffrent.
Une histoire, en particulier, reste sa grande affaire – pour son malheur. Il la raconte à la fin, et on sent qu'il ne s'en remettra jamais. Alors, il s'arme contre les patients : *« au premier abord, je n'aime pas mes patients, aucun d'entre eux, même les plus gentils. »*
Terrible ?
Terriblement vrai, oui. Il faut du courage pour parler ainsi de ses angoisses et de ce qu'elles engendrent.

Antoine Sénanque
Blouse
Le Livre de poche,
n° 31093
284 p., 6,50 €

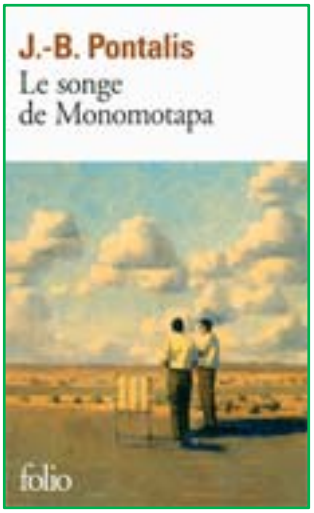
Jean-Loup Chiflet traque redondances et pléonasmes

La linguistique selon Jean-Loup Chiflet est une science aussi amusante que la chimie découverte dans une boîte d'expériences. Aussi surprenante, également. On y fait des rencontres inattendues, les mots prennent des couleurs arc-en-ciel, le passage en catimini d'un dictionnaire à un autre s'opère sans douleur. Depuis *Sky my husband !*, le livre qui l'a rendu célèbre, il n'arrête plus. Ce « grammairien buissonnier » est l'auteur d'une cinquantaine d'ouvrages.
Le titre du dernier ne s'embarrasse pas de circonlocutions pour dire ce qu'il veut dire : *99 clichés à foutre à la poubelle*, c'est clair – et rappelle autant de mots et d'expressions qu'il destinait aussi au rebut l'année dernière.
Jean-Loup Chiflet fait un peu son Marcel Proust qui n'aimait pas non plus les clichés (voir en page 23). Mais c'est Gérard de Nerval qu'il cite : *« Le premier qui compara la femme à une rose était un poète ; le second était un imbécile. »* Et que dire du dix millième ?
Surtout lorsque la métaphore s'est usée en perdant son sens initial. L'auteur fait un sort à un paquet de clichés inspirés par le langage militaire. Il s'acharne surtout sur les redondances et les pléonasmes. Un stupide accident, un vœu pieux, la morosité ambiante, un panorama complet (qu'on rapprochera d'un vaste tour d'horizon), un tournant historique et bien d'autres clichés ne trouvent pas grâce à ses yeux. Il ne se contente pas d'en faire la liste : il les retourne comme des gants (un cliché ?), en exhibe l'envers et l'endroit – et nous convainc sans mal d'y renoncer désormais, comme on renonce plus aisément aux fautes de français quand on connaît la grammaire et le dictionnaire.
Et l'usage, direz-vous ? L'usage, il est par nature ce qu'on en fait. Et c'est souvent par paresse que les clichés approximatifs durent. Un petit effort, donc. L'usage y gagnera beaucoup plus qu'il n'y perdra. Et Jean-Loup Chiflet aura, une fois encore, fait œuvre de pédagogue souriant.

Jean-Loup Chiflet
99 clichés à foutre à la poubelle
Illustrations de Pascal Le Brun
Points, « Le goût des mots », n° 2503
135 pages, 10 €

L’amitié plutôt que l’amour ?

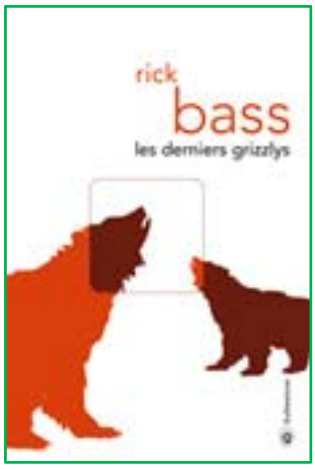
CE livre semble être né d’une impossibilité : consacrer un numéro de la *Nouvelle Revue de psychanalyse* au thème de l’amitié. Le sujet plaît. Mais n’a jamais été traité. *« Pourquoi ? Je n’en sais trop rien. »*
Toujours est-il que Pontalis a décidé de l’explorer au moins pour lui-même, d’en dessiner quelques figures, d’en tracer quelques limites. À travers des souvenirs personnels, des lectures, son expérience de la psychanalyse et, tout simplement, son vécu, il a écrit un livre d’une extrême sensibilité. Où l’amitié devient, davantage que l’amour, un des points de repère permanents dont nous avons besoin.



J.-B. Pontalis
Le songe de Monomotapa
Folio, n°5139
176 pages, 5,60 €

Chasse pacifique à l’ours dans le Colorado

Rick Bass a toujours été proche de la nature. Professionnellement, d’abord : il a travaillé comme géologue et certains de ses livres, puisqu’il est ensuite devenu écrivain, portent la marque de ses arpentages, de ses sondages. La croûte terrestre est pour lui beaucoup plus qu’une surface. En outre, elle est habitée, et pas seulement par l’homme.
Il appartient à cette « école » (qui, comme beaucoup d’autres, n’en est pas une, mais conservons l’appellation par souci de simplicité) d’écrivains de la nature dont les meilleurs représentants sont souvent parmi les grands auteurs américains – puisque ce courant s’est surtout développé là-bas. Une explication à l’intérêt suscité par ce thème est fournie par Doug Peacock dans *Les derniers grizzlys* : *« Un jour, à la question de savoir pourquoi il pensait que tant d’écrivains choisissent comme thème la nature, il m’avait répondu brièvement que la nature servait à “soulager les cauchemars”. La littérature traite des passions, disait-il, et il s’ensuit que les écrivains vont se passionner pour des sujets et des endroits de grande beauté. »*
L’argument est intéressant, mais ne suffit peut-être pas. Les deux expéditions auxquelles participe Rick Bass au début des années 90 pour prouver la survivance du grizzly dans le Colorado sont aussi l’occasion de préciser les motivations de ces explorateurs contemporains : *« Sommes-nous ici pour les ours ou pour nous-mêmes ? Pour les deux, et la façon dont les deux quêtes se mêlent est bien agréable. »*
Ils n’oublient jamais leur but. Passent leur temps à chercher des traces, à ramasser des excréments pour les faire analyser plus tard et y trouver, peut-être, des poils de grizzlys. Certains d’entre eux sont des scientifiques. Tous sont des rêveurs.
Rencontreront-ils vraiment l’objet de leur recherche ? Pour connaître la réponse à cette question, il faut aller jusqu’au bout du récit, construit, parce que la vie imite parfois la fiction avec talent, comme un roman à suspens.



Rick Bass
Les derniers grizzlys
Traduit de l’américain
par Gérard Meudal
Totem (Gallmeister), n° 6
274 pages, 9,20 €.

Marco Polo, légende et vérité

Pour démêler le vrai du faux dans *Le devisement du monde*, le récit de Marco Polo qui habite l'imaginaire occidental depuis le quatorzième siècle, il fallait bien un spécialiste de l'Asie comme Olivier Germain-Thomas. Il en connaît tous les chemins…

On a dit que Marco Polo n'avait jamais vu les villes qu'il raconte avoir visitées, qu'il n'avait pas davantage vécu les aventures qu'il s'attribue. Bref, que son livre, rédigé trois ans après son retour par Rustichello de Pise qui lui tenait compagnie en prison, tenait surtout de l'affabulation.

Olivier Germain-Thomas montre bien comment ce jugement sévère est excessif. Mais il relève aussi quelques petites impostures, quand par exemple le récit se copie lui-même dans des descriptions de cités où, probablement, le voyageur n'a en effet jamais mis les pieds.

Le biographe lui-même ne dédaigne pas d'introduire, ci et là, quelques possibilités de fiction. Un romancier, glisse-t-il parfois, pourrait s'emparer de tel épisode…

Il a surtout aimé son sujet, et ne le cache pas : *« Je me suis attaché à lui, j'ai aimé chevaucher à ses côtés, lui ai pardonné les frustrations dont il était la cause. »*

Sur un ton très libre, il donne à son livre la saveur d'une grande aventure autant que la rigueur exigée dans une biographie.

Un équilibre difficile à tenir, et pourtant tenu d'un bout à l'autre.

Olivier Germain-Thomas
Marco Polo
Folio biographies, n° 71
224 pages, 7,70 €

Trois autres biographies inédites dans la même collection

Jacques De Decker
Wagner
Folio biographies, n° 70
296 pages, 8,20 €

Liliane Kerjan
Tennessee Williams
Folio biographies, n° 72
224 pages, 7,70 €

Anne Pons
Lapérouse
Folio biographies, n° 73
320 pages, 8,20 €

© Roger J. Ellory/Sonatine

Roger Jon Ellory et les mystères d'un homme

Son premier roman paru en français a fait le bonheur des amateurs de thrillers. *Seul le silence* avait en effet tout pour leur plaire. À Augusta Falls, en Géorgie, un tueur en série massacre des petites filles. Joseph Vaughan, qui les connaît toutes, est d'autant plus bouleversé qu'il a découvert l'un des corps. Il était adolescent. Cette histoire le poursuit alors qu'il est devenu écrivain. Et que les meurtres continuent, malgré la mort du principal suspect. Un condensé d'émotions violentes qui conduisent au bord de la folie. Un suspens nourri de tensions psychologiques extrêmes. Et la découverte d'un nouvel auteur appelé à marquer le roman noir contemporain, qui remet le couvert avec cent cinquante pages de plus, ce dont on n'a aucune envie de se plaindre.

Vendetta se déroule à La Nouvelle-Orléans, où se noue l'essentiel. De cette ville, certains disent qu'il est impossible de la connaître vraiment sans y avoir vécu. C'est en tout cas ce que pense Ernesto Perez, dont la longue confession est le cœur et le moteur du roman. Et c'est pourquoi il a exigé de parler à un homme en particulier, Ray Hartmann, qui en est originaire.

Peut-être allons-nous trop vite. La conversation entre les deux hommes, qui oscillera entre affrontement et complicité, est rendue nécessaire par la découverte d'un crime et le lien probable entre celui-ci et une disparition.

Le cadavre qui a été retrouvé dans le coffre d'une voiture – pas n'importe quelle voiture, une

Mercury Turnpike Cruiser commercialisée en 1957, modèle luxueux équipée de pneus aux flancs blancs –, ce cadavre, donc, est celui de Gerard McCahill, ex-flic, ex-marine. Son cœur a été enlevé et remis en place, comme cela avait été le cas dans une vieille affaire de 1968. Avant de mourir, Gerard McCahill avait pour mission d'accompagner Catherine Ducane, 19 ans, fille du gouverneur de Louisiane.

Personne n'a la moindre idée de ce qui a pu arriver à Catherine, mais on est sans nouvelles d'elle et le FBI s'agite. La fille d'un gouverneur, quand même…

Le FBI sur les dents, cela arrange plutôt Verlaine, le flic local qui avait été dans un premier temps chargé de l'enquête. Elle est trop importante pour lui, il n'y voit d'ailleurs que des ennuis à venir s'il reste impliqué dans cette affaire. Ceci dit, il n'aura pas vraiment le choix quand Ray Hartmann lui demandera de l'aider.

Les premières lignes

À travers des rues misérables, à travers des allées enfumées où l'odeur âcre de l'alcool brut flotte comme le fantôme de quelque été depuis longtemps évanoui ; devant ces devantures cabossées sur lesquelles des copeaux de plâtre et des torsades de peinture sale aux couleurs de mardis gras se détachent telles des dents cassées et des feuilles d'automne ; passant parmi la lie de l'humanité qui se rassemble ici et là au milieu des bouteilles enveloppées dans du papier brun et des feux dans des bidons d'acier, cherchant à profiter de la maigre générosité humaine là où elle se manifeste, partageant la bonne humeur et une piquette infâme, sur les trottoirs de ce district… Chalmette, ici à La Nouvelle-Orléans.

Le type d'affaire pour laquelle celui-ci est réquisitionné n'est pas non plus dans ses compétences. Mais un homme s'est manifesté, il dit qu'il a enlevé la jeune fille et qu'il ne révélera le lieu où on la retrouvera que si Ray veut bien l'entendre.

Ernesto Perez, du moins est-ce le nom qu'il donne, se constitue donc prisonnier. En quelque sorte. Car c'est bien lui qui tire les ficelles et c'est de lui que le FBI attend les informations qui permettront de sauver Catherine, s'il n'est pas trop tard.

Le temps semble long à ceux qui écoutent Ernesto Perez raconter sa vie. Cela dure des jours et des jours. Il semble avoir une inépuisable réserve d'histoires à déverser avant d'en venir à ce que tous attendent. Du coup, les protagonistes du roman ne sont peut-être pas aussi sensibles que le lecteur à tout ce qui se dit.

Il y a du lourd, du très lourd. Ernesto Perez remonte dans le temps et aux années où il était porte-flingue pour la Mafia. Les grandes familles sont là, leurs guerres aussi. *Cosa nostra*, « la chose qui nous appartient », retrouve les couleurs sombres qu'on lui connaissait, renforcées encore par des secrets soudain dévoilés. La mort de Jimmy Hoffa, le chef du syndicat des routiers ? La voici expliquée. C'était, après tout, un boulot comme un autre, pas de quoi émouvoir le tueur qui a eu, avant de se ranger des bagnoles (ou presque), une existence particulièrement mouvementée.

Et ne le lancez pas sur l'assassinat de JFK, parce que, là aussi, il a des choses à révéler…

Tout cela fait qu'on se passionne pour ce vieux bonhomme d'apparence inoffensif. D'autant que la relation entre lui et son confesseur modifie sans cesse le point de vue. À propos de Ray Hartmann, il y aurait aussi bien des précisions à apporter sur les raisons qui l'ont amené à être l'homme de la situation, autant que l'homme qu'il est.

Sa dépendance à la boisson, qui est en train de précipiter, peut-être, la fin de son couple. Sa conception de la justice. Son passé, son présent, son avenir… Et pourquoi est-ce à lui et à personne d'autre qu'Ernesto Perez veut parler ?

C'est, bien entendu, trop long à expliquer. Pensez donc, il faut sept cent cinquante pages à Roger Jon Ellory pour démonter le mécanisme complexe qu'il a mis en place ! On se régale.

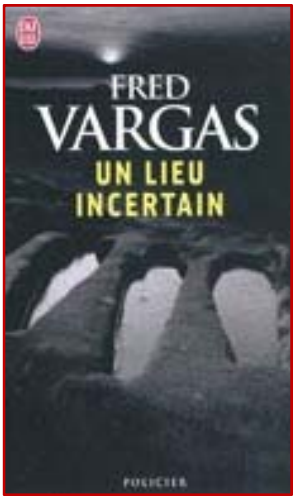
Roger Jon Ellory
Vendetta
Traduit de l'anglais par Fabrice Pointeau
Le Livrede poche, n° 31952
768 p., 8 €

Les nœuds d'Adamsberg enfin débloqués

Le commissaire Adamsberg est un homme perméable, sensible à des choses sans rapport apparent les unes avec les autres et qui font en lui des nœuds serrés, jusqu'au malaise. Il souffre d'acouphènes mais, en revanche, ne connaît pas l'angoisse. Drôle de bonhomme, qui ne se comprend pas vraiment lui-même.

Dans *Un lieu incertain*, pourtant, un homme perce ses mystères, et peut-être les lecteurs de Fred Vargas n'ont-ils jamais approché d'aussi près la personnalité complexe de ce flic qui ne comprend pas les langues étrangères – sinon dans certaines circonstances particulières.

Josselin, un médecin qui manipule les corps et en joue à la manière dont on accorde un instrument de musique, trouve les nœuds qui bloquent Adamsberg. Celui-ci n'en étant pas encore, à ce moment, au point de débloquer une enquête dont le premier élément lui a été donné à Londres et qui le conduira vers les Carpates – du côté des vampires. Il y a de quoi s'inquiéter et même Adamsberg, pourtant peu susceptible d'être atteint par l'angoisse, trouvera là une bonne raison de craindre la mort.



Fred Vargas
Un lieu incertain
J'ai lu, n° 9392
381 pages, 7,60 €

Patricia Cornwell sans Kay Scarpetta

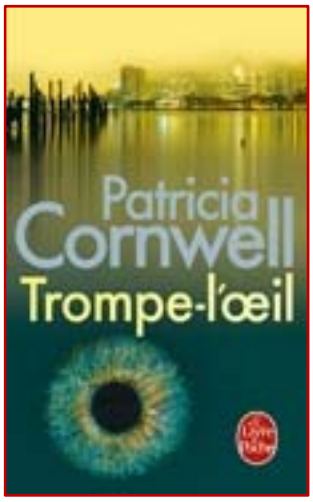
On a tellement pris l'habitude de fréquenter Kay Scarpetta en ouvrant un roman de Patricia Cornwell qu'on est, cette fois, un peu désarçonné de ne pas la retrouver. Le livre est aussi moins épais que de coutume. En revanche, il est tendu comme une corde près de se rompre. Et on y plonge avec la certitude, acquise très vite, de s'y perdre avec plaisir.

Win Garano, dit Geronimo, pas tout à fait un inconnu, est lui aussi un peu perdu. Monique Lamont, élégante et ambitieuse, plus politique que procureur, l'embarque dans une vieille affaire précédant les « exploits » de l'étrangleur de Boston, avec l'espoir de relier un meurtre jamais élucidé à une série d'assassinats restée tout aussi opaque. Et d'en tirer profit grâce aux médias.

Dans les pattes de Win, Monique jette Stump – « le moignon », surnom d'une enquêtrice qui a été amputée d'une jambe après un accident – en comptant sur leur mésentente.

Quelques autres personnages entravent la marche de Win, à commencer par Lamont elle-même, qui semble se livrer à des activités pour le moins répréhensibles. Un épisode encore assez frais dans la mémoire des deux principaux protagonistes les lie et les déchire.

Patricia Cornwell jongle avec nos nerfs. A tel point que nous ne savons plus où se trouve la vérité, ni même s'il y en a une, dans cet océan de mensonges où sont noyés ceux qui devraient voir clair.



Patricia Cornwell
Trompe-l'œil
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean Esch
Le Livre de poche, n° 31961
219 pages, 6,50 €

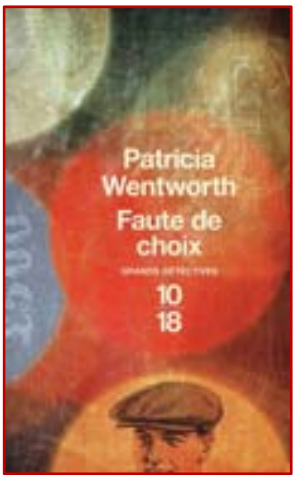
Un jeune homme trop honnête

Chaque mois, ils arrivent, les « Grands détectives » dont pas mal de lecteurs ont fait une habitude, ancrée souvent dans une époque historique précisément décrite. Mais pas toujours.

Patricia Wentworth (1878-1961), la créatrice de Miss Silver, héroïne familière du roman à énigme, est ici détachée de ses séries à personnages récurrents, et même d'un contexte daté avec précision : même si nous sommes en 1929, ceci pourrait arriver n'importe quand.

Le 14 septembre de cette année-là, Carthew Fairfax raconte dans son journal la troublante rencontre qu'il vient de faire : alors qu'il se demandait comment il allait payer son loyer en revenant d'un entretien d'embauche une fois encore infructueux, il est tombé nez à nez avec Isobel Tarrant. Il ne l'avait pas vue depuis trois ans. Il est toujours aussi amoureux…

C'est le début d'un conflit entre son sens de l'honneur et la possibilité de gagner cinq cents livres dont il aurait bien besoin. Sans s'en rendre compte, il est plongé dans un conflit familial au



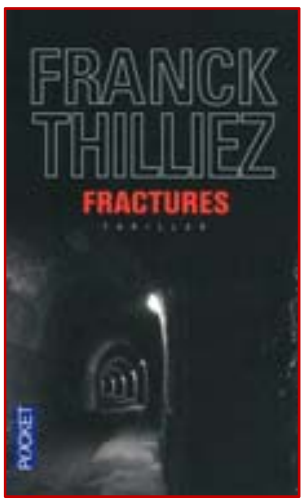
Patricia Wentworth
Faute de choix
Traduit de l'anglais
par Éric Moreau
10/18, n° 4384
320 pages, 7,90 €

sein duquel il jouera parfois le rôle d'un pion négligeable. Sauf pour Isobel, aussi ferme que l'est Carthew.

Un roman à l'ancienne, où les pistes se multiplient si vite qu'il faut s'accrocher pour les suivre, avant de retomber confortablement dans des explications raisonnables. Tout cela très classique, très *british*…

Au cœur de personnalités multiples

La nouvelle star du thriller français, s'il faut en croire les enchères internationales pour la traduction de son dernier roman (*Le syndrome [E]*), c'est lui. Franck Thilliez n'en est pas à ses débuts. Et *Fractures* est un bon exemple de sa manière.



Franck Thilliez
Fractures
Pocket, n° 14451
448 pages, 7,30 €

Encore faut-il compter près de deux cents pages avant de commencer à comprendre de quoi il retourne. L'auteur pose en effet un peu n'importe comment les pièces d'un puzzle dont on se dit qu'il va être difficile à reconstituer, surtout s'il ne nous montre pas, au bout d'un moment, à quoi ressemble l'ensemble.

Ce moment viendra, marqué moins par un basculement soudain du récit que par une multiplication des signes à travers lesquels se devine une trame serrée.

Alice et sa sœur jumelle Dorothée, Alice et Mirabelle, Alice et Nicolas, Alice et Birdy, un petit monde qui s'est bâti pour résister à la violence du père blessé à jamais par ce qu'il a vécu au Liban lors d'un reportage aux lourdes séquelles psychologiques. On découvrira avec horreur à quel point la vengeance est un moteur puissant, qui écrase tout devant la volonté de nuire – pour le bien de l'humanité, bien entendu.

Maupassant et les écrivains de son temps, par la grâce de la télévision publique et d'un président de la République

Si Maupassant avait vécu au temps de la télévision, il aurait dû être scénariste. Pour le moins. Encore n'aurait-il probablement pas réussi à imaginer l'incroyable engouement pour son œuvre survenue d'abord, à la fin du siècle dernier, grâce à un président de la République.

Les plus jeunes ne s'en souviennent pas. La séquence valait pourtant son pesant de cacahuètes : Valéry Giscard d'Estaing déclarant, tout feu tout flammes, son admiration pour Maupassant à *Apostrophes*. Et faisant exploser les ventes d'un écrivain qui depuis longtemps ne demandait plus rien. Un grand spectacle !

Première séquence télévisée.

La seconde s'est ouverte en 2007 et dure encore, ayant profité de sa longueur pour s'étendre au-delà de l'œuvre de Guy de Maupassant. Par exemple, ce mercredi 3 novembre, les vignettes dans la colonne de droite annoncent la diffusion sur France 2 de *L'affaire Blaireau*, d'après Alphonse Allais, et de *Crainquebille*, d'après Anatole France.

On appelle cela, en langage télévisuel, des « collections ». Gérard Jourd'hui et Gaëlle Sire les dirigent, et le premier nommé s'explique en préface d'un fort volume reprenant tous les textes ayant servi de base aux téléfilms.

Deux saisons ont ouvert le bal *Chez Maupassant*, deux autres les ont prolongées *Au siècle de Maupassant* et une troisième saison *Chez Maupassant* est attendue en 2011.

Cela donne, ci-contre, un superbe générique d'auteurs. Ils n'appartiennent pas tous au premier cercle de la littérature « noble », celle qui s'étudie et se retrouve dans les manuels. Mais le charme de certains écrivains rangés dans un rayon inférieur par ceux qui jugent et classent n'est pas nécessairement moins grand.

Autour de Maupassant, et articulé autour de ses nouvelles – dont certains sont de véritables chefs-d'œuvre qu'on ne se lasse pas de retrouver –, voici donc une anthologie construite, Gérard Jourd'hui le rappelle, en fonction des contraintes liées à la réalisation de téléfilms en série. Cela conduit à renoncer aux sujets « exotiques » (il n'en manque pas chez Maupassant), aux distributions trop abondantes, à un érotisme peu compatible avec des heures de grande écoute. Le budget et le reste commandent.

Il n'en reste pas moins quantité d'adaptations possibles. Et de quoi voir venir…

Générique

Guy de Maupassant
Eugène Labiche
Jules Barbey d'Aurevilly
Honoré de Balzac
Victor Hugo
Émile Gaboriau
Émile Zola
Georges Courteline
Alphonse Daudet
Gaston Leroux
Jules Renard
GYP
Octave Mirbeau
Alphonse Allais
Anatole France
Eugène Chavette

Au siècle de Maupassant. Contes et nouvelles du XIXe
Précédés d'un entretien avec Gérard Jourd'hui
Omnibus
1664 pages, 26 €

Nicolas Ancion était à Gradignan pour « Lire en Poche », début octobre

Lire en Poche n'est pas un salon comme les autres. Si tous les lecteurs y sont les bienvenus, certains livres en revanche ne peuvent s'en approcher : les ouvrages publiés en grand format sont strictement interdits. Quel que soit l'auteur, l'éditeur ou la librairie qui organise le stand, on ne trouve que des bouquins au format poche. Ce détail a son importance car les visiteurs du salon savent que les livres qu'ils ont sous les yeux ne sont pas chers et ont déjà fait leurs preuves en librairie (même si, de nos jours, la publication au format poche n'est plus strictement liée aux scores de vente en grand format). Ce sont deux arguments de poids, qui poussent à la curiosité et à la découverte. On vient moins à Gradignan pour apercevoir les auteurs dont on parle sans cesse depuis la rentrée littéraire (ils ne sont pas présents, d'ailleurs, leurs éditeurs préfèrent les envoyer dans des salons où ils vendent leur dernier titre au prix fort, c'est plus lucratif) que pour rencontrer, au détour des allées, les livres et les auteurs qu'on ne connaît pas nécessairement. Ou pour retrouver l'auteur dont on a acheté l'année précédente, un peu à l'aveugle, l'un ou l'autre titre et qu'on voudrait féliciter (ou étrangler, c'est selon, même si le second cas est plus rare).

J'aime beaucoup Lire en Poche car le salon, hébergé dans une médiathèque et un théâtre au cœur d'un parc paisible, donne envie de s'attarder. Côté auteurs, une tente au milieu du gazon propose un havre de paix et de délassement entre deux séances de dédicaces, côté public, on trouve le cocktail habituel de débats et d'animations pour enfants. La formule n'est pas révolutionnaire, mais en mettant en valeur les livres de poche, le salon permet aux lecteurs de se sentir chez eux, parmi les livres qu'ils aiment et qu'ils achètent volontiers. De tous les salons, à vrai dire, c'est celui que je préfère, non pour sa gastronomie, ses beuveries ou sa faune éditoriales (bien d'autres salons sont mieux cotés pour ces critères) mais pour son public et son tempo détendu. Je viens chaque année en famille, d'ailleurs, et les lecteurs ne se rendent pas compte que sous la nappe de la table où je dédicace les livres, mon fils et ma fille sont assis en tailleur, jouant aux Lego ou dévorant une intégrale de Johan et Pirlouit. Lire en Poche, c'est la fête pour eux aussi.

Nicolas Ancion

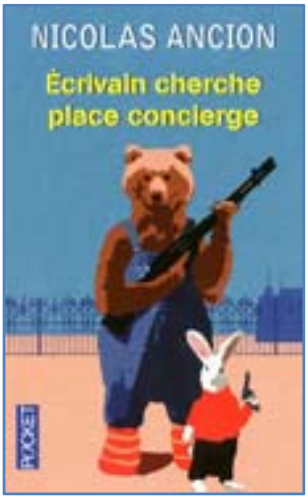
© Dominique Houcmant (http://cliketclak.skynetblogs.be/)

Victor, ou les animaux au pouvoir

Le monde étrange de Nicolas Ancion est de ceux où l'on pénètre sans se rendre compte de ce qui risque d'arriver. Et puis, c'est trop tard : on est dedans jusqu'au cou.

Victor, le héros de ce livre – ainsi qu'il est désigné dans le titre du premier chapitre – ne semble pourtant pas fait de la matière dont sont faits les personnages de la littérature fantastique. Il n'est pas plus mutant qu'un jeune homme normal qui rêve aux jeunes filles et cherche un coin tranquille pour écrire. Car il est écrivain – et cela, certes, est assez singulier. Pas assez cependant pour annoncer la série de surprises au programme dans le boulot tranquille qu'il a décroché : concierge dans un château. Là où il peut espérer une atmosphère propice à la concentration et au travail. Une vie monastique, en somme…

Bien entendu, tout le contraire se produira. À peine sommes-nous familiarisés avec quelques animaux de l'étrange ménagerie où il a débarqué que la violence explose. Pyrotechnie à grand spectacle moins coûteuse à écrire qu'à réaliser. Et voilà pourquoi Nicolas Ancion ne trouvera, pour des romans comme celui-ci, de budget au cinéma que si Hollywood, pour le moins, s'y intéresse. En attendant, les images improbables sont créées par les mots. Effets spéciaux garantis, pour pas cher !



Nicolas Ancion
Écrivain cherche place concierge
Pocket, n° 14052
128 pages, 5,50 €

En poche dès novembre (et donc aussi ici)